

MAX WEBER ET L'HISTOIRE. DERNIERS DÉVELOPPEMENTS EN RÉPUBLIQUE FÉDÉRALE D'ALLEMAGNE *

L'historiographie ouest-allemande a connu dans les deux dernières décennies des changements profonds. La dictature nazie, la guerre mondiale et la « débâcle » constituèrent une rupture, dont les conséquences pour la recherche historique et l'historiographie ne devaient se manifester réellement qu'à l'arrivée d'une nouvelle génération, au cours des années soixante. Dès lors, l'examen critique de l'histoire récente de l'Allemagne entraîna souvent une remise en cause plus ou moins radicale des traditions historiographiques anciennes.

Des approches, englobant à la fois les structures et les processus, n'ont cessé de gagner du terrain au cours des années soixante et soixante-dix aux dépens d'une histoire purement événementielle. Aujourd'hui, au contraire, ce type d'approche est exposé à la concurrence d'un fort courant d'histoire du vécu et du quotidien ¹.

L'histoire sociale, longtemps négligée en Allemagne, gagna alors beaucoup de terrain d'un côté comme histoire d'un domaine partiel de la réalité historique (par exemple, l'histoire des mouvements sociaux, de l'entreprise, de la famille, de la mobilité sociale, etc.), de l'autre comme « histoire socio-politique » — c'est-à-dire l'analyse des conditions sociales des structures et processus politiques, des rapports entre pouvoirs et décisions ; enfin, comme histoire de la société : une histoire globale d'un point de vue social. L'histoire politique restait néanmoins

* La traduction française du texte allemand de cet article a été confiée à M. Jochen HOOK de l'Université de Bielefeld.

1. Werner CONZE a joué un rôle de pionnier dans l'histoire structurelle. Cf. sa publication *Die Strukturgeschichte des technisch-industriellen Zeitalters als Aufgabe für Forschung und Unterricht*, Köln, Opladen, 1957. Autres écrits importants sur ce sujet : Reinhard KOSELLECK, « Darstellung, Ereignis und Struktur », in Gerhard SCHULZ, ed., *Geschichte heute. Positionen, Tendenzen und Probleme*, Göttingen, 1973, p. 307-317 ; à propos des réalisations et des limites de l'histoire structurelle, cf. Jürgen KOCKA, *Sozialgeschichte*, Göttingen, 1977 (1986²), p. 73-81. Apport critique vu dans la perspective de l'histoire quotidienne, cf. par ex. Hans MEDICK, « "Missionare im Ruderboot ?". Ethnologische Erkenntnisweisen als Herausforderung an die Sozialgeschichte », *Geschichte und Gesellschaft*, 10, 1984, p. 295-319.

dominante et aujourd'hui l'histoire sociale se voit exposée de façon croissante à la concurrence de nouvelles formes d'histoire culturelle (culture, représentations, expériences et modes de vie des « petites gens » dans « le quotidien »)².

C'est plus particulièrement au cours des années soixante et soixante-dix que les historiens ouest-allemands manifestèrent leur goût pour les débats théoriques et l'histoire réflexive. Critique de l'historicisme, plaidoyer pour l'histoire socialement engagée et émancipatrice, apologie des théories (empruntées le plus souvent aux sciences sociales voisines) allaient la main dans la main. La revue *Geschichte und Gesellschaft*, fondée en 1975, fut le relais de ces tendances. Mais ces derniers temps l'enthousiasme pour une historiographie à base théorique est beaucoup retombé et, comme partout, les avocats de l'histoire narrative ont connu un succès grandissant³.

Plusieurs modèles ont joué un rôle pour ces tendances nouvelles, récemment encore remises partiellement en cause. Après 1945, l'historiographie ouest-allemande, contrairement à ce que faisaient les historiens allemands après 1918, s'est largement ouverte aux influences ouest-européennes et américaines, sans avoir jeté entièrement par-dessus bord toutes les traditions spécifiquement allemandes. L'influence de Marx sur l'historiographie restait dans la République Fédérale plus faible qu'en France ou en Angleterre, bien que des tendances marxisantes, dues partiellement à la « théorie critique » de l'École de Francfort, se soient manifestées dans les années soixante et soixante-dix ; en réalité, la concurrence avec le matérialisme historique institutionnalisé

2. Sur les diverses significations de l'histoire et son développement en République fédérale, cf. J. KOCKA, *op. cit. supra* n. 1, p. 82-111. On trouvera des aperçus fort utiles sur les tendances récentes en histoire en Allemagne : Georg G. IGGERS, *New Directions in European Historiography*, Middletown, Conn., 1984², p. 80-122 ; Hans-Ulrich WEHLER, « Geschichtswissenschaft heute », in Jürgen HABERMAS, ed., *Stichworte zur « Geistigen Situation der Zeit »*, Frankfurt, 1979, t. 2, p. 709-753 ; Wolfgang J. MOMMSEN, « Gegenwärtige Tendenzen in der Geschichtswissenschaft der Bundesrepublik », *Geschichte und Gesellschaft*, 7, 1981, p. 149-188.

3. Eckart KEHR, *Der Primat der Innenpolitik*, éd. par H.-U. WEHLER, Berlin, 1965 (1970²), en particulier la préface de WEHLER, p. 21-29 ; Id., *Geschichte als historische Sozialwissenschaft*, Frankfurt, 1973 ; W. J. MOMMSEN, *Die Geschichtswissenschaft jenseits des Historismus*, Düsseldorf, 1971 ; J. KOCKA, Thomas NIPPERDEY, eds, *Theorie und Erzählung in der Geschichte*, München, 1979 ; J. KOCKA, « Theorien in der Praxis des Historikers. Forschungsbeispiele und ihre Diskussion », in J. KOCKA, ed., *Geschichte und Gesellschaft*, numéro spécial 3, Göttingen, 1977 ; Id., « Zurück zur Erzählung ? Plädoyer für historische Argumentation », *Geschichte und Gesellschaft*, 10, 1984, p. 395-408. Cf. aussi R. KOSELLECK, *Vergangene Zukunft. Zur Semantik geschichtlicher Zeiten*, Frankfurt, 1979 ; Karl Georg FABER, *Theorie der Geschichtswissenschaft*, München, 1971 (1974³) ; Jörn RÜSEN, *Historische Vernunft. Grundzüge einer Historik. I : Die Grundlagen der Geschichtswissenschaft*, Göttingen, 1983 ; Josef MERAN, *Theorien in der Geschichtswissenschaft*, Göttingen, 1985.

d'emblée dans les disciplines historiques en R.D.A. gênait plus une libre réception de Marx qu'elle ne la favorisait. Il faut ici nommer d'autres chercheurs, devenus des modèles, Otto Hintze par exemple. Mais, surtout, il faut renvoyer à Max Weber, dont le rôle pour une grande partie de l'historiographie ouest-allemande n'a cessé de croître dans les dernières années et semble grandir encore.

Le texte suivant se donne deux buts : d'abord, montrer pourquoi et sous quel rapport l'œuvre de Max Weber pourrait être et, selon l'avis des auteurs, devrait effectivement être importante pour l'histoire (essentiellement la partie I) ; puis, renseigner sur l'influence réelle de Max Weber et la réception toujours très limitée qu'il connaît dans l'historiographie ouest-allemande (essentiellement la partie II). Nous ne parlerons pas de l'évolution de l'historiographie en République Démocratique Allemande. Traditionnellement, les scientifiques marxistes-léninistes en R.D.A. ont une position extrêmement critique, négative et peu compréhensive vis-à-vis de Weber. Toutefois, dans ces dernières années, on observe au moins chez les théoriciens de l'histoire de l'Allemagne de l'Est un net accroissement de l'intérêt critique pour Max Weber ⁴.

I. — L'ŒUVRE DE WEBER ET SON IMPORTANCE POUR L'HISTOIRE

Max Weber n'était pas historien de métier. Mais les liens étroits de son œuvre avec l'histoire sont indéniables, surtout à deux points de vue : 1. Il eut à l'origine une formation de juriste ; ses travaux d'histoire du droit médiéval et de l'Antiquité l'amènèrent très tôt à écrire lui-même des études proprement historiques avec un accent sur l'histoire économique et sociale ⁵. Plus particulièrement avec ses essais largement reçus sur *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme* et de manière générale

4. Cf. par ex. Hans SCHLEIER, « Zu Max Webers Konzeption der historischen Erkenntnis », in Wolfgang KÜTTLER, ed., *Gesellschaftstheorie und geschichtswissenschaftliche Erklärung*, Berlin, 1985, p. 309-336. W. KÜTTLER, « Probleme der geschichtswissenschaftlichen Typisierung », *Zeitschrift für Geschichtswissenschaft*, 32.2, 1984, p. 1055-1070 ; W. KÜTTLER, Gerhard LOZEK, « Der Klassenbegriff im Marxismus-Leninismus und in der idealtypischen Methode Max Webers », contribution à la section Max Weber du Congrès international des historiens à Stuttgart en 1985, à paraître vraisemblablement in J. KOCKA, ed., *Max Weber und die Geschichtswissenschaft*, Göttingen, 1986.

5. Max WEBER, *Zur Geschichte der Handelsgesellschaften im Mittelalter. Nach südeuropäischen Quellen*, Stuttgart, 1889 ; ID., *Die römische Agrargeschichte, in ihrer Bedeutung für das Staats- und Privatrecht*, Stuttgart, 1891 ; ID., « Agrarverhältnisse im Altertum », in *Handwörterbuch der Staatswissenschaften*, Jena, 1909³, t. 1, p. 52-188 ; Stephan BREUER, « Max Weber und die evolutionäre Bedeutung der Antike », *Saeculum*, 33, 1982, p. 174 suiv. En outre, le traité de WEBER sur « La ville » (édition posthume en 1921, puis in *Wirtschaft und Gesellschaft*, Tübingen, 1972⁵, p. 727-814).

avec ses travaux sur la sociologie religieuse, Weber présentait des études que les historiens de nos jours considéreraient comme des travaux d'histoire comparative relevant de l'histoire sociale et universelle, bien qu'elles rompent manifestement avec les démarches de la discipline historique telle qu'elle se définissait aux alentours de 1900 : l'accent sur l'histoire politique, la fidélité aux sources, les méthodes individualisantes, descriptives et narratives ⁶. En Allemagne, de fait, les sciences sociales systématiques, comme d'ailleurs la linguistique, l'esthétique, l'histoire intellectuelle, manifestaient de fortes tendances historisantes, de manière qu'il y avait entre elles et l'histoire des frontières plutôt indécises. Weber en était un exemple éminent. Bien qu'il ait occupé surtout des chaires d'économie politique, fréquenté les cercles des spécialistes de l'État et de la sociologie (par exemple, le « Verein für Socialpolitik ») et qu'il soit considéré aujourd'hui comme l'un des fondateurs de la sociologie scientifique, il n'en écrivait pas moins des ouvrages historiques ; à condition de ne pas se limiter à une notion d'histoire par trop étroite et que l'on aurait du mal à défendre ⁷.

2. Dans ses travaux méthodologiques, Weber ne discutait pas seulement les travaux des sociologues ayant recours à la méthode historique et les historiens de son temps (Roscher, Knies, l'historien de l'Antiquité Édouard Meyer, Lamprecht, Treitschke) ; il posait également les bases d'une théorie et d'une méthodologie des « sciences de la culture » (comme il préférerait dire) se rapportant et à l'histoire et aux sciences sociales. Telle fut au moins sa conception jusque vers 1910. Il considéra, sans doute, ultérieurement encore la sociologie et l'histoire en étroite liaison, comme deux « sciences empiriques de l'action », mais depuis 1913, il mettait beaucoup plus l'accent sur leur complémentarité.

« La sociologie... forme des concepts types et est à la recherche des règles générales de ce qui a lieu, contrairement à l'histoire, qui se donne pour but

6. « Die protestantische Ethik und der "Geist" des Kapitalismus », *Archiv für Sozialwissenschaft und Sozialpolitik*, 20, 1905, p. 1-54. Sur la place de Max Weber dans la science historique de son temps, voir récemment : W. J. MOMMSEN, « Max Weber und die historiographische Methode in seiner Zeit », *Hist. Historiographie*, 3, 1983, p. 28-43 ; ID., « Max Weber », in H. U. WEHLER, ed., *Deutsche Historiker*, Göttingen, 1973, p. 299-324.

7. Ceci est moins valable pour son œuvre tardive (des parties importantes de *Wirtschaft und Gesellschaft*), l'est très peu pour ses enquêtes menées sur le terrain (sur les conditions de vie des ouvriers agricoles dans l'Allemagne à l'Est de l'Elbe ou sur la « psychophysique » du travail industriel) et l'est tout aussi peu pour ses études et prises de position en matière politique. Cf. Eduard BAUMGARTEN, *Max Weber. Werk und Person*, Tübingen, 1964 ; Reinhard BENDIX, *Max Weber. Das Werk. Darstellung, Analyse, Ergebnisse*, München, 1964 ; Dirk KÄSLER, ed., *Max Weber. Sein Werk und seine Wirkung*, München, 1972 ; D. G. MACRAE, *Max Weber*, München, 1975 ; Günter ROTH, Wolfgang SCHLUCHTER, eds., *Max Weber. Das historisch-empirische Werk*, Königstein, 1980.

d'analyser et de spécifier les causes d'actes individuels et culturellement significatifs, des ensembles et des personnalités »⁸.

De fait, on peut dire, et cette thèse sera développée dans les pages suivantes, que les vues méthodologiques de Weber, qui naissaient d'ailleurs une à une, plutôt comme les sous-produits de son travail scientifique, sont au moins aussi importantes pour l'histoire (même aujourd'hui) que pour les sciences sociales systématiques. Il contribua plus à la méthodologie et à la théorie d'une science historique moderne que la plupart de ses contemporains et successeurs. Cinq éléments ou thèmes centraux de son œuvre paraissent particulièrement significatifs ; ils méritent d'être discutés dans ce contexte.

1. *Analyse et jugement de valeur.*

« Le sort d'une époque culturelle, qui a goûté au fruit de l'arbre de la connaissance, est ainsi fait que nous ne pouvons pas lire le sens du devenir du monde dans les résultats, si parfaits soient-ils, de son analyse, mais nous devrions être capables de le créer nous-mêmes et les visions du monde [« Weltanschauungen »] ne pourraient jamais être le produit d'un savoir empirique cumulatif ; ainsi les idéaux les plus hauts, qui nous meuvent le plus puissamment, n'agissent à tout jamais qu'en s'opposant à d'autres idéaux, aussi sacrés à d'autres personnes que les nôtres pour nous »⁹.

Ces propos et d'autres extraits ne laissent aucun doute ; Max Weber fut profondément convaincu qu'il n'était pas possible de déduire des propositions normatives (sur ce qui doit être) d'une proposition analytique (sur ce qui est). Il existait à ses yeux une rupture de genre, un saut qualitatif entre, d'un côté, la science qui cherche à analyser et, de l'autre, la politique, dans la mesure où celle-ci tend à définir des normes et à déterminer des buts d'action. La science peut renseigner sur les meilleurs moyens à employer pour atteindre certains buts, elle peut faire ressortir les conséquences d'un choix pour certaines valeurs ou objectifs politiques, elle peut indiquer les incompatibilités entre différentes orientations et projets, elle peut découvrir les chances d'arriver au but et les conséquences vraisemblables y compris les effets secondaires non voulus

8. *Wirtschaft und Gesellschaft*, *op. cit. supra* n. 5, p. 9. Important pour le début de cette phase : « Über einige Kategorien der verstehenden Soziologie » (1913), in *Gesammelte Aufsätze zur Wissenschaftslehre*, Tübingen, 1968³, p. 427-474. Par contre, l'article sur l'objectivité, *ibid.*, p. 146-214, concerne de toute évidence à la fois la science sociale et l'histoire (les « Kulturwissenschaften »).

9. *Ibid.*, p. 154.

sous certaines conditions données. Mais elle ne peut pas dire, ce qu'il faut faire, elle ne peut pas fonder des valeurs, assigner des fins ou légitimer la supériorité d'une valeur sur une autre ou d'un but par rapport à un autre.

En mettant l'accent sur cette disjonction entre analyse et jugement de valeur, entre science et politique, Weber accomplissait d'abord une fonction critique ; il dévoilait comment des points de vue particuliers, des intérêts et des programmes, qui sont en concurrence avec d'autres, cherchent à se donner la légitimité scientifique qui découlerait nécessairement d'un savoir pertinent, fruit de la compétence et résultat d'une analyse scientifique, en voilant ses particularités et déniait tout droit d'exister aux positions concurrentes. Il s'agissait donc d'une critique de la science comme idéologie de justification. D'autre part, Weber avait l'intention en insistant ainsi sur la nécessaire disjonction entre science et politique de protéger celle-ci d'une prise en charge pseudo-objective par les administrateurs de la science et de la compétence. Il ménageait un domaine où l'on pouvait débattre légitimement des divers points de vue, entrer ouvertement en conflit et préparer ainsi des compromis raisonnables ; car si le « bon » programme politique, la « bonne » décision politique pouvaient être le résultat d'une analyse scientifique, il ne resterait aucun espace légitime pour le dissentiment et l'opposition, pour la compétition et la lutte, pour le conflit et le compromis et il faudrait instituer finalement un état-major composé des scientifiques les plus compétents pour déterminer incessamment le « bien commun » par l'analyse ; en bref, pour remplacer le processus politique.

L'option décidée de Weber pour la séparation de la science et de la politique résultait très logiquement de l'image qu'il se faisait de la structure formelle de la réalité historique : à la différence des auteurs qui usaient des arguments de droit naturel, hégéliens ou marxistes, il ne voyait aucune raison et surtout aucun droit de croire que la réalité historique porte d'avance en elle les critiques de son développement rationnel, que l'avenir se réduit à la réalisation d'une évolution déterminée, déjà profondément inscrite dans le présent et qu'il suffit ainsi de procéder à une analyse appropriée du présent (et de tout le passé) pour faire apparaître les lignes directrices de la construction future. Au contraire, Weber voyait toujours dans chaque présent plusieurs facteurs différents et concurrents de changement et de développement possibles ; il considérait que l'avenir dépend du choix d'hommes mus par leurs valeurs, un choix que la pluralité des valeurs opposées et concurrentes fait, en règle générale, sortir d'un conflit.

Cette interprétation du rapport entre science et politique a été reprochée à Weber comme un « décisionisme », au sens de Freund, traducteur

de M. Weber en français. La sobre délimitation du possible dans la science l'aurait amené à l'interprétation volontariste et irrationnelle de la politique, dans la mesure où celle-ci recherche et pose des fins et des perspectives de développement. Choix, priorités et tout processus politique seront chez lui si radicalement séparés de l'argumentation et de l'analyse, prises comme outils scientifiques, qu'ils n'émaneront jamais du débat et d'un consensus intellectuel mais uniquement de décisions et de luttes. La rationalisation serait chez Weber, par excellence, celle des moyens mis en œuvre pour atteindre efficacement un but dont le choix et la définition ne cesseront d'échapper au processus d'une rationalisation croissante et dont la logique interne ne pourra pas être énoncée. Autrement dit : la rationalisation des systèmes sociaux partiels (ainsi, l'économie ou la bureaucratie) irait de pair avec l'irrationalité croissante du système général qui pose l'objectif ¹⁰.

On ne peut pas dire que cette critique soit complètement injustifiée. Mais il est permis de la discuter. Ces principes, que Weber jugeait infranchissables et pour une part évidents, au nom desquels il plaidait pour une nette séparation entre l'analyse et le jugement de valeur, renferment contrairement à ses dires un certain pouvoir de limiter l'irrationalité du choix des valeurs et l'arbitraire de son modèle de décision ¹¹. Pour séparer la science et l'énoncé de valeur, Weber plaide justement au nom de principes, tels que le maximum de clarté, la consistance, l'honnêteté intellectuelle, l'ouverture d'esprit, la responsabilité et l'aptitude à pénétrer et à contrôler ses propres limites. Il lutte pour ces principes et il ne les voue pas à l'effacement, parce qu'ils représentent pour lui la condition essentielle de la liberté individuelle. En même temps, il s'agit de principes, qui doivent nécessairement guider tout travail scientifique, si celui-ci ne veut pas se renier et en pâtir.

De cela résultent deux choses. D'abord, si les méthodes d'une science (bien entendu critique) et les conditions d'apprentissage de personnalités

10. C'est une critique qui a été faite à partir de positions très différentes : Leo STRAUSS, *Naturrecht und Geschichte*, Stuttgart, 1956, p. 107 suiv. ; J. HABERMAS, *Technik und Wissenschaft als Ideologie*, Frankfurt, 1968, p. 104-144, plus particulièrement p. 121 suiv. ; W. J. MOMMSEN, *Max Weber und die deutsche Politik 1890-1920*, Tübingen, 1974 ², p. 42 suiv., 66 suiv., 464-474 ; Herbert MARCUSE, « Industrialisierung und Kapitalismus im Werk Max Webers », in *Kultur und Gesellschaft*, Frankfurt, 1965, t. 2, p. 107-129.

11. Cf. Hans ALBERT, *Traktat über kritische Vernunft*, Tübingen, 1969 ², p. 62 suiv. ; ID., *Konstruktion und Kritik*, Hamburg, 1972, p. 41 suiv. ; W. SCHLUCHTER, *Wertfreiheit und Verantwortungsethik*, Tübingen, 1971 ; Gerhard HUFNAGEL, *Kritik als Beruf. Der kritische Gehalt im Werk Max Webers*, Frankfurt, 1971, p. 215 suiv., 253 suiv., 293-353. Cf. déjà Dieter HENRICH, *Die Einheit der Wissenschaftslehre Max Webers*, Tübingen, 1952, p. 105 suiv., 122 ; Karl LÖWITZ, « Max Weber und Karl Marx » (1932), in *Gesammelte Abhandlungen*, Stuttgart, 1960, p. 1-67, plus particulièrement p. 23 suiv.

libres obéissent aux mêmes principes, la science ne doit pas se borner à établir et affiner un savoir « technique » qui améliore la capacité d'agir rationnellement en fonction de buts assignés ; elle est aussi un outil pédagogique, une propédeutique sociale et politique émancipatrice ; elle autorise des débats sur le sens et une entente sur les intentions et les objectifs à poursuivre. De là, une conséquence — même si Weber ne la voit pas suffisamment et semble parfois argumenter explicitement en sens contraire : ces principes, condition à la fois de la possibilité de la science et de la liberté, servent de critère à l'appréciation des « valeurs », aux normes d'activité et d'intérêts dans la sphère privée comme dans le domaine socio-politique. Ces principes ou « méta-valeurs » sont, il est vrai, trop généraux dans beaucoup de situations conflictuelles ou concurrentielles pour pouvoir établir des priorités rationnelles. Le plus souvent, on ne peut guère en tirer de décision pour ou contre telle ou telle valeur spécifique. Mais ils devraient suffire à restreindre la marge entre les choix et les intérêts, les programmes et les normes opposés. Sous l'angle des fins de l'action et du choix des normes, dans l'immédiat, ces principes généraux paraissent suffisants pour refuser des positions qui les contredisent ouvertement ou qui rendent, en certains cas, plus difficile leur réalisation progressive : les fanatismes et l'obéissance aveugle, l'irrationalisme, l'endoctrinement, les mythes et les billevesées, le refus de l'examen rationnel par la discussion des causes et conséquences, des implications et du réalisme, les thèses soustraites à la contrainte de légitimation, etc. Weber, sans doute, ne tire pas lui-même ces conclusions mais elles se trouvent pourtant amorcées bien que leur formulation explicite soit en opposition avec d'autres thèses de l'auteur.

Dans cette perspective, Weber définit bien les contours de la science mais il ne lui refuse pas tout pouvoir en matière de finalité et de valeurs, d'action pratique et politique. Weber voit dans la politique une sphère de débats légitimes, non un combat insignifiant entre n'importe quelles valeurs et un domaine irrationnel. Sa conception du rapport entre la science et la politique relève davantage des traditions de l'*Aufklärung* qu'il n'y paraît à première vue ¹². Il était un héritier conscient des

12. Ceci vaut aussi pour ses principes politiques. Par son engagement précoce pour le parlementarisme dans l'Empire allemand, par sa critique de la « féodalisation » de la grande bourgeoisie, par sa crainte de voir se figer dans le bureaucratisme toute vie politique, par sa façon de déplorer les carences d'une culture politique bourgeoise en Allemagne, et même par sa prise de position en faveur des droits des syndicats et des droits du citoyen, Weber est beaucoup plus tenu par des positions libérales-démocrates qu'on ne le pense généralement. Ceci à l'encontre de la thèse de MOMMSEN, *Max Weber und die deutsche Politik* ; et aussi contre celle de W. Hennis, qui cherche à ranger Weber dans la tradition de la *Historische Schule* allemande (Wilhelm HENNIS, « Max Weber und die deutsche

Lumières ; il en conservait les principes fondamentaux mais, en contemporain également conscient du scepticisme fin de siècle nietzschéen et néo-kantien, il ne partageait pas l'optimisme de l'*Aufklärung*. Il livrait des éléments importants pour une théorie libérale de la science et de la politique entre le dogmatisme et le décisionisme ¹³.

2. *Connaissance scientifique et réalité historique.*

Chez Weber et dans les discussions qu'il suscite, les problèmes épistémologiques et méthodologiques du rapport entre la réalité, objet de connaissance, et l'acte de connaissance en sciences sociales s'articulent dans les mêmes termes que la science et la politique. Dans la théorie webérienne de la science, beaucoup de propositions indiquent que l'auteur occupait une position modérément néo-kantienne et nominaliste. Il ne se lassait pas de souligner, a) que la connaissance en science sociale n'est pas le reflet de structures réelles et que la réalité à analyser ne détermine pas suffisamment les concepts, les modèles et les théories qui doivent servir à son appréhension ; b) que le choix du sujet scientifique, la formulation conceptuelle et théorique dépendent nécessairement de points de vue, qui sont eux-mêmes influencés par les valeurs et intérêts extra-scientifiques partagés par le chercheur ; c) que les points de vue qui orientent la recherche et les questionnaires ou influencent les concepts et les théories changent avec le temps. Ils ne sont même pas analogues simultanément entre groupes de chercheurs, bien qu'ils n'empêchent pas tout accord intersubjectif (*id est* l' « objectivité ») ; d) que des systèmes de science sociale valables une fois pour toutes sont impossibles ; e) que toute connaissance en science sociale reste partielle, soumise à certains

Nationalökonomie der historischen Schule », in W. J. MOMMSEN, Jürgen OSTERHAMMEL, eds, *Max Weber und seine Zeitgenossen*, sous presse, Göttingen, 1986). Cf. aussi W. HENNIS, « Max Webers Fragestellung », *Zs. f. Politik*, 29, 1982, p. 241-281 ; David BEETHAM, *Max Weber and the Theory of Modern Politics*, London, 1974, p. 113 suiv. ; Anthony GIDDENS, *Politics and Sociology in the Thought of Max Weber*, London, 1972, p. 55 suiv. ; G. HUFNAGEL, *op. cit. supra* n. 11, p. 102 suiv. ; J. KOCKA, « Kontroversen über Max Weber », *Neue Politische Literatur*, 21, 1976, p. 281-301, en particulier p. 292-296. Récemment, MOMMSEN s'est aussi approché de cette interprétation « libérale » de Weber : « Die antinomische Struktur des politischen Denkens Max Webers », *Historische Zeitschrift*, 233, 1981, p. 35-64. Pour les textes et discours de Weber, cf. W. J. MOMMSEN, Gundolf HÜBINGER, eds, *Max Weber. Zur Politik im Weltkrieg. Schriften und Reden 1914-1918*, in *Max Weber Gesamtausgabe*, I, t. 15, Tübingen, 1984. Notons que toutefois l'engagement libéral de Weber n'impliquait pas, en règle générale, un vote en faveur du libéralisme de parti, au moins pas jusqu'à la fin de la Première Guerre mondiale.

13. Certaines de ses formules radicales — comme par exemple celle du « combat des dieux » comme centre de l'affrontement politique — ne concordent pas tout à fait avec l'interprétation présentée ici. Cf. les renvois à des ruptures dans son œuvre, qui n'ont pas à être discutées ici, in J. KOCKA, « Kontroversen », *art. cit. supra* n. 12, p. 287 suiv. et *passim*.

points de vue sélectifs, à certains intérêts, ne peut jamais être une connaissance totale et substantielle.

L'objet principal des controverses concerne encore une fois le reproche de « décisionisme » ; il s'agit d'épistémologie et de méthode. Des auteurs d'horizons différents ¹⁴ ont constaté que la réalité historique et sociale se présenterait, selon Max Weber, comme un immense flot chaotique, un objet amorphe, en grande partie astructuré, du moins sans structures perceptibles. Elle toucherait relativement peu les concepts et les propositions du scientifique, du moins ne fournirait aucun critère de leur pertinence ; pour Weber, une seule et même réalité peut être appréhendée et analysée sous des rapports infinis suivant le point de vue et les choix qui sont chaque fois constitutifs d'une problématique de concepts, d'une description et d'une explication. Weber serait incapable de nommer les critères qui fondent de façon rationnelle la supériorité d'un système conceptuel (d'un modèle ou d'une théorie) vis-à-vis de ses concurrents — pour peu qu'ils remplissent quelques exigences minimales de consistance et d'attrait aux yeux du chercheur que l'on ne saurait par ailleurs mettre en cause. Par voie de conséquence, l'« objectivité » ne saurait être rattachée à la chose en tant que telle, mais seulement à la méthode employée ; le choix de concepts et de théories et, par-dessus le marché, l'analyse scientifique elle-même dégénèrerait en un exercice volontariste sans contrôle rationnel qui mènerait finalement à l'agnosticisme et à l'irrationalisme.

Ce raisonnement ne peut cependant pas convaincre pleinement. À travers cette interprétation, la théorie webérienne engendre des conséquences absurdes ¹⁵. Il serait alors très difficile d'expliquer comment le même homme pouvait présenter des travaux de recherche d'une indéniable qualité tout en s'attachant à une méthodologie à ce point discrétionnaire et arbitraire. Un examen plus approfondi de la théorie de la science de Weber montre qu'il connaissait une série d'instances de contrôle qui lui paraissaient en partie aller de soi et qui, prises au sérieux, limitaient fortement l'arbitraire du choix conceptuel et théorique et lui assuraient un

14. Cf. Friedrich H. TENBRUCK, « Die Genesis der Methodologie Max Webers », *Köln-er Ztschr. f. Soziologie und Sozialpsychologie*, 11, 1959, p. 573-630 ; Wolfgang LEFÈVRE, *Zum historischen Charakter und zur historischen Funktion der Methode bürgerlicher Soziologie. Untersuchungen am Werk Max Webers*, Frankfurt, 1971 ; W. J. MOMMSEN, *Max Weber. Gesellschaft, Politik und Geschichte*, Frankfurt, 1974, p. 106, 226 ; G. HUFNAGEL, *op. cit. supra* n. 11, p. 130-139, 211 suiv., 219, 221.

15. Position intenable chez F. H. TENBRUCK, *art. cit. supra* n. 14, p. 601 : « La science du réel [*Wirklichkeitswissenschaft*] n'est chez Weber en rien une science de la réalité... Elle recouvre plutôt une façon de procéder qui arrache au chaos des phénomènes quelques éléments arbitraires, les relie entre eux et s'attache tout aussi arbitrairement à suivre quelques lignes causales de cet ensemble. »

cadre consistant, même s'il n'était pas l'objet d'une déduction sans faille.

Tout d'abord, Weber n'admettait pas l'absence totale de structuration de l'objet de recherche ni sa neutralité face aux procédures de l'enquête scientifique. Au contraire, l'objet fut aussi pour lui *une* instance de contrôle, devant laquelle le choix des points de vue, le questionnaire, le cadre conceptuel, l'approche, les théories, tout comme l'évaluation des résultats devaient comparaître. Cependant, et c'est là que réside une critique convaincante de toutes les positions objectivistes et dogmatiques, il insiste sur le fait que cette instance de contrôle ne prescrit pas de façon univoque le choix des points de vue, des questions à poser, des concepts, etc. Elle laisse, au contraire, un peu d'*espace* à la controverse et au débat légitime entre les différentes perspectives, approches et théories.

De l'autre côté, Weber reconnaît parfaitement le lien qui existe entre les points de vue ou problèmes de la recherche et le contexte social dans lequel vit et agit le chercheur. C'est à l'aide de la catégorie de la « *Kulturbedeutung* » que Weber analyse ces liens. Si l'on considère à quel point Weber demande au chercheur de tendre à la plus grande clarté et transparence de son travail, on peut, à partir de là (et en dépassant ses propres formulations), exiger que les chercheurs mettent en question le rôle de leurs points de vue, questions, concepts et procédés dans la recherche et dans le contexte historique et social en général. L'analyse raisonnée forme donc, comme on le voit, une deuxième instance de contrôle, devant laquelle les points de vue, concepts et procédés doivent faire leurs preuves, même s'il est de nouveau vrai qu'une déduction univoque ou la preuve décisive de la priorité d'une approche devant l'autre ne peuvent pas être établies de cette façon. Le respect des exigences de la logique formelle et la concordance avec le savoir consensuel accumulé par l'expérience et la science constituent une troisième et quatrième instances de contrôle, qui limitent l'arbitraire de la production des concepts et théories ¹⁶.

Une telle interprétation de Weber souligne *d'un côté* sa conscience aiguë de l'interdépendance des procédés, des interprétations et théories en sciences sociales et des perspectives ou des choix changeants, peu homogènes, des chercheurs et de leur groupe de référence. Avec Weber, on peut ainsi refuser une séparation rigoureuse du « context of disco-

16. Pour l'exposé plus précis de cet argument, preuves à l'appui, cf. J. KOCKA, « Karl Marx und Max Weber », *Zs. f. die Gesamte Staatswissenschaft*, 122, 1966, p. 328-357, trad. angl. in Robert J. ANTONIO, Ronald M. GLASSMAN, eds, *A Weber-Marx Dialogue*, Lawrence, Kansas, 1985, p. 134-166 ; plus tôt déjà : D. HENRICH, *op. cit. supra* n. 11.

very » et du « context of validity ». Si on le suit, on insistera sur l'existence tout à fait légitime d'une gamme de procédés, interprétations et théories divergents et concurrents pour un seul et même objet. L'existence radicale d'une seule théorie est ainsi refusée. De l'autre côté, une telle interprétation de l'œuvre de Weber insiste sur l'existence d'une série d'instances de contrôle, devant lesquelles le questionnaire et l'approche choisis par l'historien, le cadre conceptuel et théorique adopté doivent se légitimer. L'espace de jeu des approches divergentes était en d'autres termes limité aux yeux de Weber ; les repères pour reconsidérer logiquement des approches différentes ne manquaient pas. Ceci l'éloignait du décisionisme cognitif et le protégeait de ses conséquences irrationnelles ¹⁷.

3. L'idéaltype entre le nominalisme et le réalisme.

La classification des rapports entre réalité et concept dans la recherche est, en dernière analyse, la condition *sine qua non* pour apprécier avec justesse le statut et l'utilité de l'idéaltype, l'un des instruments de connaissance que Weber a propagé. Sa caractérisation est difficile, car l'inventeur n'a jamais expliqué entièrement et systématiquement cette notion. En outre, elle a connu plusieurs stades. Sa version tardive ressemble davantage aux propositions générales des sciences sociales modernes que l'idéaltype nettement plus historisant des essais sur le protestantisme et le problème de l'objectivité en sciences sociales ¹⁸.

À la lumière de ce qui précède, il semble faux d'interpréter l'idéaltype comme pure construction intellectuelle sans contenu réel, purement nominaliste ¹⁹. Soit, l'idéaltype présente des aspects fortement constructivistes. Sa composition dépend des points de vue et de la problématique de chaque chercheur, en dernière analyse fonction de ses choix variables avec le temps. La réalité à analyser ne dit pas, de façon univoque, comment doit être défini le concept qui peut la saisir ; de même elle ne s'y reflète pas purement et simplement. Certes, d'après Weber, l'idéaltype est l'exagération unilatérale et la synthèse de certains phénomènes observables d'un point de vue déterminé et de ce fait une construction intellectuelle ²⁰. Mais, d'un autre côté, ce sont justement des phénomènes

17. Du reste, comme ce fut déjà le cas lors de la discussion de la conception que se fait Weber du rapport entre science et politique, ici aussi l'interprétation antidécisioniste de sa théorie de la science va à l'encontre de certains de ses propos. Cf. M. WEBER, *Gesammelte Aufsätze zur Wissenschaftslehre*, op. cit. supra n. 8, p. 171, 175 suiv., 177, 180 suiv., 184, 213 suiv. ; cf. aussi les renvois chez Tenbruck.

18. Cf. à ce propos W. J. MOMMSEN, op. cit. supra n. 14, p. 208-232.

19. Tel l'éternel reproche contre l'idéaltype : *ibid.*, p. 224-226.

20. Cf. M. WEBER, *Gesammelte Aufsätze...*, op. cit. supra n. 8, p. 191.

nes observables, des aspects de la réalité à analyser même, qui livrent les éléments de cette construction. Dans ce sens, elle est en même temps reconstruction. Le statut logique de l'idéaltype weberien, et plus généralement de toute construction conceptuelle en histoire, se situe quelque part entre le nominalisme et le réalisme ²¹ ; on eût sans doute tort de l'opposer en tant que catégorie nominaliste au « Realtypus » (comme le faisait par exemple Otto Hintze). Cela venait du ton polémique de ses articles de controverse et du contexte des débats aux alentours de 1900 ; peut-être aussi du niveau des connaissances en théorie des sciences, car Weber insistait souvent sur la distance entre l'idéaltype et la réalité. Si l'on comprend le statut logique de l'idéaltype de cette manière, l'approche devrait être aujourd'hui encore d'une grande utilité dans la recherche historique ; spécialement l'utilisation idéaltypique de théories et modèles. Dans ce cas, les sources ne sont pas rapportées comme une simple donnée aux généralisations d'une théorie, afin de la falsifier ou de la continuer. Il s'agit plutôt d'évaluer la « distance » entre la théorie ou le modèle d'un côté et la réalité de l'autre, les changements que connaît cette distance dans le temps et d'expliquer cette distance et ces changements. L'approche idéaltypique permet un lien flexible pertinent entre théorie et empirie historique ²².

4. *La science historique entre historicisme et science nomothétique.*

Weber possédait l'art de l'argumentation polémique. C'est en se démarquant assez brutalement des autres qu'il eût à définir ses propres positions. C'est en combattant sur deux fronts qu'il formulait sa conception de l'histoire (et de la science sociale). *D'une part*, il maintenait que les sciences de la culture (histoire et sciences sociales) ne pouvaient pas avoir pour but de formuler des propositions générales sous forme de loi. Les lois étaient pour lui les moyens non le but de la recherche car dans les sciences de la culture, il s'agissait, à ses yeux, de constituer, de décrire et d'expliquer un ensemble de phénomènes historiques, dans une perspective qui repose, en dernière analyse, sur les choix des chercheurs ; finalement, de replacer dans une problématique qui facilite et exige la sélection, qui donne aux objets de recherche leur signification, les rend interprétables, et qui varie (bien que de façon limitée) entre les chercheurs ou change avec le temps. C'est cette historicité qui distinguait les sciences culturelles des sciences nomothétiques et interdi-

21. Cf. aussi Judith JANOSKA-BENDEL, *Methodologische Aspekte des Idealtypus*, Berlin, 1965.

22. Cf. pour plus de détails : J. KOCKA, *op. cit. supra* n. 1, p. 86 suiv. ; de même ID., *Klassengesellschaft im Krieg. Deutsche Sozialgeschichte 1914-1918*, Göttingen, 1973 (1978²), p. 1-6, trad. angl., *Facing Total War*, Cambridge, Mass., 1984.

sait la formulation d'un « système » des sciences culturelles. À la différence de l'économie politique théorique, telle qu'elle fut pratiquée par Menger et Walras, Weber se trouvait *de ce point de vue* en accord avec l'école historique allemande d'économie (Roscher, Knies, Schmoller, etc.) et avec la plupart des historiens : il insistait sur la nécessité de saisir en histoire et en sciences sociales le contexte historique, de maintenir l'homme agissant au centre de la connaissance scientifique, au lieu de diviser la réalité brutalement en sous-systèmes pour saisir par exemple les phénomènes économiques sous leurs seuls rapports de cause à effet, abstraits de leur dimension sociale et politique. La tâche de compréhension fut, sous cet angle, le pivot de sa méthode en science de la culture ²³.

D'un autre côté, Weber plaidait pour une histoire conceptualisante et, à certains égards, théorique. De façon suggestive, il s'éloignait des doctrines dominantes pour lesquelles l'histoire relevait essentiellement d'une connaissance intuitive et se donnait pour tâche principale la reconstruction vivante et immédiate de la réalité passée, sans le moindre recours à un cadre conceptuel théorique. Contre Dilthey et Croce, il mettait en avant qu'une bonne œuvre d'histoire n'est jamais tout uniment « la reproduction d'images ou le reflet d'un "vécu" antérieur ». Il s'en prenait à l'opinion naïve qui réduit le travail historique à la simple présentation des données trouvées. Il était assez avisé pour savoir que l'historien et tous les chercheurs en sciences sociales n'ont aucun accès direct à la réalité historique. Il savait que l'« intuition » et la « compréhension » n'abolissent pas la distance de fait entre le sujet et l'objet de la connaissance et qu'elles peuvent conduire à des résultats totalement faux lorsqu'elles ne sont pas contrôlées par des procédés analytiques. Il plaidait pour l'emploi en histoire de concepts rigoureusement définis, de modèles probables, de différents types idéaux, pour l'emploi d'un savoir nomologique (surtout dans le domaine de l'économie politique). Lui-même pratiquait une histoire analytique de caractère théorique et c'est seulement pour cette raison qu'il pouvait comparer ²⁴.

23. Sur la position de Weber dans la célèbre controverse sur le jugement de valeur opposant Menger et Schmoller, cf. F. H. TENBRUCK, *art. cit. supra* n. 14 ; Manfred SCHÖN, « Gustav Schmoller und Max Weber », à paraître in W. J. MOMMSEN, J. OSTERHAMMEL, eds, *op. cit. supra* n. 12. Cf. aussi Rüdiger VOM BRUCH, *Wissenschaft, Politik und öffentliche Meinung. Gelehrtenpolitik im Wilhelminischen Deutschland (1890-1914)*, Husum, 1980 ; Dieter LINDENLAUB, *Richtungskämpfe im Verein für Socialpolitik*, Wiesbaden, 1967.

24. Cf. W. J. MOMMSEN, « Max Weber und die historiographische Methode in seiner Zeit », *art. cit. supra* n. 6, p. 32 ; Id., *op. cit. supra* n. 14, p. 182-232. G. ROTH, *Max Weber's Comparative Methods in Sociology*, Berkeley, 1971, p. 75-93 ; Julius Jakob SCHAAF, *Geschichte und Begriff. Eine kritische Studie zur Geschichtsmethodologie von Ernst Troeltsch und Max Weber*, Tübingen, 1946.

Au fond, Weber se trouvait dans la double opposition que connaissent beaucoup d'historiens également aujourd'hui. D'un côté, on rencontre de nos jours le projet très stimulant, même s'il est marginal, de transformer l'histoire en une science sociale quantitative ; elle s'en tiendrait aux règles analytiques d'une science systématique unifiée et elle a connu, surtout en histoire économique (« New Economic History »), pour un temps, certains progrès ²⁵. De l'autre côté, et cette tendance est aujourd'hui beaucoup plus répandue, se trouvent des historiens, journalistes et éditeurs qui souhaitent un « retour à la narration » ; ils veulent surtout comprendre par empathie intuitive les expériences quotidiennes du « petit peuple » et cherchent un accès immédiat à l'histoire, au lieu de procéder à une dissection analytique rigoureuse, de construire conceptuellement et d'argumenter théoriquement (« histoire de l'intérieur et d'en-bas ») ^{25a}. Qu'il n'y ait là qu'une illusion néo-historiste, ni praticable ni souhaitable, les thèses wébériennes le montrent fort bien.

5. *L'image wébérienne de l'histoire dans ses grandes lignes.*

Weber, notamment dans sa critique des théories économiques des stades du développement et du matérialisme historique du XIX^e siècle, a toujours nié qu'un « système » philosophique et historique de l'histoire universelle fut possible ou souhaitable. Mais, d'autre part, on lui a objecté, non sans raison, surtout du côté des marxistes (W. Küttler), que l'élaboration de types, de nomenclatures et de théories dites de « moyenne portée » qu'il pratiquait devait finalement rester arbitraire et sans fondement, tant qu'elle ne serait pas ancrée dans une théorie historique de la société globale du genre du matérialisme historique. De plus, de divers côtés, on a essayé d'apporter la preuve que Weber possédait quand même une vision matérielle de l'histoire, une notion de l'histoire universelle, une crypto-théorie du développement historique — (en somme) une idée générale de l'histoire qui guidait (ou du moins influençait) ses interprétations du passé et ses attentes pour l'avenir, le choix de ses concepts, ses typologies, ses travaux scientifiques comme ses options politiques. Parmi d'autres, W. J. Mommsen surtout a soutenu cette position ²⁶.

25. Cf. par exemple J. M. KOUSSER, « The Agenda for Social Science History », *Social Science History*, 1, 1977, p. 383-391 ; J. KOCKA, « Theories and Quantification in History », *ibid.*, 8, 1984, p. 169-178.

25a. À ce propos, cf. la vue d'ensemble critique de la littérature in Klaus TENFELDE, « Schwierigkeiten mit dem Alltag », *Geschichte und Gesellschaft*, 10, 1984, p. 376-394 ; J. KOCKA, « Zurück zur Erzählung ? Plädoyer für historische Argumentation », *ibid.*, p. 395-408.

26. Cf. W. J. MOMMSEN, « Universalgeschichtliches und politisches Denken » (1965), in *Id.*, *op. cit. supra* n. 14, p. 97-143. Tout autrement se présente la vision de l'histoire de

En fait, on peut plaider que la pensée de Weber se structurait autour de deux pôles que tout opposait : d'un côté, c'est l'individu qui, par son comportement rationnel et sa relation spontanée aux valeurs, réalise la liberté, devient « homme de culture » et donne la première impulsion au changement historique ; de l'autre côté, c'est un processus de rationalisation qui est issu de telles impulsions mais qui se développe tant et si bien qu'il devient autonome et menace l'individualité et la liberté. Les principales incarnations de la personnalité individuelle porteuse de dynamique, qu'une relation avec des valeurs hors du commun pousse à la transformation révolutionnaire des conditions d'existence séculières et quotidiennes, se rencontrent en premier lieu, selon Weber, parmi les initiateurs des grandes religions mondiales, plus particulièrement le puritanisme et la prophétie antique ; ce sont eux qu'il analyse dans sa sociologie des religions. Plus tard, il les voit incarnés dans les grandes personnalités charismatiques de manière générale ; comme guides religieux, politiques et économiques, elles poussent au changement et entrent — tôt ou tard — en conflit avec les processus de rationalisation en cours. L'incarnation moderne de ce conflit apparaît surtout dans le caractère routinier et bureaucratique du pouvoir d'État, dans l'administration, puis aussi dans l'économie capitaliste et la société moderne en général, dans la normalisation des domaines de vie les plus divers, lorsque la rationalité, l'efficacité systématique, la spécialisation et l'organisation, qui constituent largement l'antithèse de l'individualité spontanée, dynamique et créatrice de valeurs prennent le dessus. Elles contribuent à construire un avenir de fer qui serait capable d'apporter l'efficacité et la sécurité mais qui étoufferait la spontanéité et l'individualité, le dynamisme et la liberté. « Face à cette puissance écrasante de la bureaucratization en marche, sera-t-il possible de sauver la moindre parcelle d'une liberté de mouvement "individualisée" ? »²⁷.

La clef d'une grande part de son œuvre et les contours de sa pensée scientifique et politique se trouvent là sans doute. C'est à cette esquisse que s'ajustent ses travaux sur les grandes religions, leurs causes et conséquences séculières autant que son intérêt pour les bureaucraties passées et présentes. Également de multiples travaux sur le capitalisme et

Weber in W. SCHLUCHTER, *Die Entwicklung des okzidentalen Rationalismus. Eine Analyse von Max Webers Gesellschaftsgeschichte*, Tübingen, 1979 ; encore différentes sont les interprétations dans les articles de Friedrich Tenbruck et W. Hennis cités dans les notes 43 et 44. Cf. aussi Günter ABRAMOWSKI, *Das Geschichtsbild Max Webers. Universalgeschichte am Leitfaden des okzidentalen Rationalismus. Eine Analyse von Max Webers Gesellschaftsgeschichte*, Tübingen, 1979 ; J. HABERMAS, *Theorie des kommunikativen Handelns*, Frankfurt, 1981, t. 1, p. 225-366.

27. M. WEBER, *Gesammelte politische Schriften*, Tübingen, 1971³, p. 333.

l'industrialisation, qui furent tous deux, avec la bureaucratisation, les processus majeurs de la rationalisation moderne ; en leur sein, Weber apercevait et redoutait un alourdissement et un détournement des mécanismes rationnels mais il croyait entrevoir aussi des réserves de dynamisme chez les entrepreneurs privés. C'est ainsi que s'éclaire un scepticisme — plus qu'une animosité — à l'égard des alternatives marxistes et socialistes ; il n'en pouvait attendre que l'aggravation du danger bureaucratique ; aucune solution du problème ne pouvait sortir d'un changement dans la possession des moyens de production. De même, le choix de Weber en faveur du parlementarisme, l'idée de sélectionner un personnel politique dynamique, le plus rayonnant possible, son engagement passionné pour une politique de grande puissance et l'impérialisme peuvent se comprendre, en partie du moins, par ce pôle de pensée. Il admet le caractère hétérogène et conflictuel de la société, du pouvoir et de la lutte dans la politique ; il plaide pour la culture bourgeoise, la conscience de soi et la prépondérance de la bourgeoisie ; il polémique contre les couches féodales et aristocratiques, qui, pour un « bourgeois conscient de son appartenance de classe », tel que lui, paraissent de vrais ennemis de classe. Tantôt, il condescend à sourire du prolétariat pour ses manies petites-bourgeoises, tantôt il le voit comme un allié possible ; jamais il ne le craint ou le voue au diable comme le bourgeois wilhelmien. Tous ces traits concordent avec le substrat précédent.

Est-ce là une description correcte de l'œuvre de Weber dans ses grandes lignes ²⁸ ? Si oui, peut-on confirmer l'image qu'il donne à la lumière de notre connaissance actuelle de l'histoire mondiale ? Sans doute, la vision de Weber fut-elle marquée par l'expérience qu'un Allemand et un Européen tirait de son temps. Il ne pouvait en aller autrement, si ses conceptions théoriques du lien entre valeurs et expériences, perspectives et questions posées, processus et résultats de la recherche sont valables ²⁹. Ses démarches sont-elles ratifiées par l'examen de phénomènes extra-européens ? Est-ce que Weber privilégiait les expériences de son temps et de son pays au point d'amoindrir l'utilité de ses concepts et de ses analyses ? Ces questions doivent être approfondies, avant que

28. Si c'est le cas, n'y a-t-il pas là contradiction avec nombre de thèses méthodologiques de Weber qui dénie toute totalité historique structurée (*historischer Gesamtzusammenhang*), contestent la possibilité d'une approche systématique globale et proposent à partir de là de multiples conséquences.

29. L'intérêt pour la bureaucratie est bien allemand, la façon de traiter le problème de la bureaucratisation est par contre très individuelle et atypique. Ceci ressort très clairement de la comparaison avec Otto Hintze. Cf. J. KOCKA, « Otto Hintze, Max Weber und das Problem der Bürokratie », *Historische Zeitschrift*, 233, 1981, p. 65-105.

l'on puisse se prononcer définitivement sur la vision de l'histoire de Weber ³⁰.

II. — LA RÉCEPTION DE WEBER DANS L'HISTORIOGRAPHIE

L'œuvre historique de Max Weber, c'est-à-dire les travaux qui reprenaient théoriquement ou thématiquement des questions historiques, ont trouvé dans l'historiographie allemande un accueil plutôt mitigé jusqu'ici ³¹. Le fameux essai sur le protestantisme de 1904-1905 fut reçu dans la profession du vivant de Weber déjà ³². Sa valeur empirique fut jugée généralement avec scepticisme ; on commentait sa construction théorique et idéaltypique avec un mélange d'incompréhension et de refus décidé. Après la mort de Weber, on estima davantage l'enseignant et l'homme politique qu'on ne poursuivait les théories et les thèmes de son œuvre. Mais surtout la rupture d'audience, issue du national-socialisme, ne put être comblée dans les années cinquante et soixante qu'au moment où l'adaptation de Weber par le fonctionnalisme structural américain se répandit en République Fédérale d'Allemagne ³³. Inévitablement, la greffe intellectuelle complexe de Weber à partir de l'implant américain dans le paysage intellectuel profondément transformé de l'Allemagne d'après-guerre introduisait aussi les questions et points de vue propres à la sociologie américaine ; à bien des égards, ils ne renouaient pas précisément avec les controverses des intellectuels allemands du tournant du siècle, dont sortirent les interventions théoriques et thématiques de Weber ³⁴.

Les liens entre les sujets spécifiquement historiques de cette œuvre complexe et touffue furent d'abord cernés dans le tableau méticuleux de Günther Abramowski ³⁵ et dans la traduction allemande de l'étude anglaise de Reinhard Bendix ³⁶, Juif allemand exilé américain. Les posi-

30. Au Congrès international des historiens qui s'est tenu à Stuttgart en août 1985, la section « Max Weber et la méthodologie de l'histoire » a été en partie consacrée, d'une manière très divergente, à cette question.

31. L'ouvrage de Arnold ZINBERLE, *Max Webers historische Soziologie* (Darmstadt, 1981) donne une vue d'ensemble très complète sur l'histoire de la réception de Max Weber.

32. M. WEBER, *Die protestantische Ethik*. I : *Eine Aufsatzsammlung* ; II : *Kritiken und Antikritiken*, éd. par Johannes WINCKELMANN, Gütersloh, 1981-1982 (Winckelmann reprend la version très remaniée de 1920 ; la première version de 1904-1905 n'a pas été jusqu'ici rééditée).

33. Ouvrages représentatifs de la discussion ancienne : Otto STAMMER, ed., *Max Weber und die Soziologie heute*, Tübingen, 1965 ; D. KASLER, ed., *op. cit. supra* n. 7.

34. Sur ce point à paraître : W. J. MOMMSEN, J. OSTERHAMMEL, eds, *op. cit. supra* n. 12.

35. *Das Geschichtsbild Max Webers*, Stuttgart, 1966.

36. *Max Weber. Das Werk*, München, 1964.

tions politiques de Weber, devenues entre-temps un centre d'intérêt en histoire contemporaine³⁷, furent en 1959 déjà l'objet d'amples reconstructions et interprétations dans les travaux de Wolfgang J. Mommsen³⁸. Ces études incitaient fortement à approfondir la théorie wébérienne de l'histoire, en s'attachant moins au détail thématique de l'œuvre qu'à la reconstruction de la perspective historique, telle qu'elle résulte de ses propres préoccupations³⁹.

Dans les dernières années, le débat sur la vision wébérienne de l'histoire s'est condensé. Il fait apparaître trois directions :

— D'une part, les positions méthodologiques de Weber prennent de l'importance au moment où l'histoire s'oriente plus couramment vers les divers aspects de l'histoire sociale, s'ouvre aux approches des sciences sociales et commence à méditer plus sérieusement ses bases théoriques⁴⁰. Au moment où se développe un débat sur la place de l'histoire des mentalités, l'anthropologie culturelle et la vie quotidienne, une nouvelle réflexion méthodologique est, semble-t-il, attendue⁴¹.

— D'autre part, il y a les controverses autour de l'œuvre, issues d'éditions des textes vraiment désolantes jusqu'aux toutes récentes publications critiques de l'ensemble des écrits de Weber⁴². Au centre, se trouvent les analyses concernant la « *Wirtschaftsethik der Weltreligionen* » et les perspectives historiques plus ou moins explicites qui s'y rattachent⁴³.

— Dans ce contexte, le débat, qui se rallume actuellement au sujet de la philosophie profonde de Weber⁴⁴, trouve un regain d'actualité s'il

37. Sur ce point, essentiel : W. J. MOMMSEN, *op. cit. supra* n. 10, p. 442 suiv.

38. *Ibid.* La première édition de l'ouvrage de W. J. MOMMSEN est parue en 1959, la seconde en 1974.

39. Cf. l'article déjà mentionné de MOMMSEN (*supra* n. 26) et du même auteur : « Rationalisierung und Mythos bei Max Weber », in Karl Heinz BOHRER, ed., *Mythos und Moderne*, Frankfurt, 1983, p. 382-402 ; W. J. MOMMSEN, « Max Webers Begriff der Universalgeschichte », in J. KOCKA, ed., *Max Weber und die Geschichtswissenschaft*, Göttingen, 1986.

40. Cf. *supra* dans cet article, en particulier les notes 1 à 3, et Reinhard RÜRUP, ed., *Historische Sozialwissenschaft*, Göttingen, 1977 ; H.-U. WEHLER, *Geschichte als historische Sozialwissenschaft*, Frankfurt, 1973.

41. Cf. la discussion finale du Congrès des historiens allemands à Berlin, 1984, publiée sous le titre : Franz Josef BRÜGGEMEIER, J. KOCKA, eds, *Geschichte von unten, Geschichte von innen. Kontroversen um Alltagsgeschichte*, Fernuniversität Hagen, 1985 ; Detlev J. K. PEUKERT, « Neuere Alltagsgeschichte und historische Anthropologie », in Hans SÜSSMUTH, ed., *Historische Anthropologie*, Göttingen, 1984, p. 57-72.

42. D. PEUKERT, « Max Weber redivivus ? Zum Erscheinen der neuen Max-Weber-Gesamtausgabe (MWG) », *Archiv für Sozialgeschichte*, 25, 1985, p. 667-694.

43. F. H. TENBRUCK, « Das Werk Max Webers », *Kölner Ztschr. f. Soziologie und Sozialpsychologie*, 27, 1975, p. 663-702 ; W. SCHLUCHTER, « Max Webers Religionssoziologie », *ibid.*, 36, 1984, p. 342-365.

44. W. HENNIS, « Max Webers Fragestellung », *Ztschr. f. Politik*, 29, 1982, p. 241-281 ; ID., « Max Webers Thema », *ibid.*, 31, 1984, p. 11-52 ; cf. aussi les contributions in W. J. MOMMSEN, J. OSTERHAMMEL, eds, *op. cit. supra* n. 12.

s'agit d'interpréter la vision historique et ses études effectives d'histoire culturelle, parce que l'idée qu'il se faisait de la « portée culturelle » de son époque s'y trouve mise en cause ; or, c'est une conception ou, si l'on veut, une pré-conception, dont découlait sa reconstruction idéaltypique du passé. En condensant le débat, on tire de la même œuvre à la fois une interprétation plutôt optimiste qui insiste sur les progrès du processus de rationalisation occidentale (par exemple H.-U. Wehler) et une interprétation pessimiste, qui évoque le regard de Nietzsche sur « le dernier des hommes » dans la « cage de fer » du présent rationalisé (par exemple W. Hennis). Dans les débats wébériens, derechef, émergent ainsi des controverses fondamentales d'aujourd'hui : querelle sur les bénéfiques et les coûts, les dangers et les chances du « projet de modernité »⁴⁵.

Ces débats qui touchent aux questions de principe doivent être pris en compte, si l'on veut aborder l'influence concrète des thèmes et thèses envisagés par Weber dans l'historiographie. Ce n'est pas un hasard si la réception de Weber est beaucoup plus large et vigoureuse, au niveau théorique et notionnel, que dans les disciplines historiques particulières émietées par la division du travail⁴⁶ (de l'histoire du Moyen Âge à la sinologie). Pour des domaines où la recherche empirique, souvent limitée au plus infime détail, est mal arrimée, ou pas du tout, aux interprétations théoriques plus complexes, l'approche idéaltypique de Weber débouche pour ainsi dire sur le vide. Il est probable que la pratique des études de détail bloque d'entrée de jeu tout penchant pour des approches conceptuelles plus poussées. Ceci vaut spécialement pour la façon dont Weber donne un contenu à ses constructions idéaltypiques, dans la mesure où il le rapporte au destin de l'homme, face à la rationalisation occidentale pour l'insérer dans une perspective comparatiste universelle. Lorsque les disciplines historiques particulières ne relèvent pas de si larges perspectives — est-il une discipline historique qui en soit là à vrai dire ? — l'apport cognitif des types idéaux de Weber et l'accueil fait à ses résultats restent fort limités.

45. Sur ce point très ambivalent : J. HABERMAS, *op. cit. supra* n. 26. Dans cet *opus magnum*, la controverse avec Weber occupe une place centrale, ce qui n'est pas évident pour le principal représentant de la « théorie critique » et de l'« école de Francfort » marquées par Hegel et Marx, Adorno et Horkheimer. Le scepticisme de Weber à l'égard de l'idée de progrès est souligné chez D. PEUKERT, « Die "letzten Menschen" : Beobachtungen zur Kulturkritik im Geschichtsbild Max Webers », *Geschichte und Gesellschaft*, 12, 1986, sous presse.

46. Il est cependant remarquable, que dans l'*Abrégé de l'histoire* édité chez Oldenbourg, qui va de l'histoire grecque jusqu'à nos jours et offre à la fois pour chaque période un bref résumé des faits et une discussion sur l'état de la recherche, Max Weber est cité dans 10 des 13 volumes déjà parus et est discuté abondamment dans de nombreux volumes.

Étant donné la situation qu'engendrent à la fois la nature même de la vision webérienne et l'état des disciplines historiques, il est peu significatif de suivre dans cette étude générale tous les aléas d'une réception explicite ou implicite de Weber dans les monographies. On retiendra plutôt quelques aspects caractéristiques afin de les interroger : où sont les obstacles et les chances d'une réception plus ample et plus approfondie de Weber ? Pour cela, on abordera, en suivant la répartition thématique, les travaux de Weber qui concernent l'histoire sociale de l'Antiquité et de la ville occidentale, l'éthique économique des religions mondiales, la théorie du pouvoir et de l'analyse des classes et couches sociales.

1. *L'Antiquité et la ville occidentale.*

Les tout premiers intérêts historiques de Weber se tournaient déjà vers les thèmes centraux de l'histoire de la société occidentale : c'est-à-dire les contributions du droit commercial nouveau à la formation du capitalisme dans les villes italiennes de la Renaissance et à l'histoire agraire romaine. Ces thèmes furent repris plusieurs fois par Weber pour se conclure dans ses grandes études comparatives de caractère général. Il s'agit de « L'Agriculture dans l'Antiquité », qui esquisse en fait une interprétation globale de la société antique, et du manuscrit posthume qui concerne la typologie historique et sociale de la ville ⁴⁷. La densité des perspectives comparatistes et les multiples voies d'interprétation sociale que contiennent ces deux études, inspirent jusqu'aujourd'hui l'histoire ancienne et médiévale ⁴⁸.

Pour l'histoire ancienne, la séquence des phases de réception de Weber est très caractéristique de l'évolution de la discipline au XX^e siècle. Après des décennies de recherches consacrées au détail, étrangères à toutes les approches socio-économiques, et durant lesquelles Weber fut par conséquent à peu près complètement ignoré, l'ouverture récente à l'histoire sociale a réveillé l'intérêt pour ses analyses. Même si tout le monde ne voit pas aussi loin qu'Alfred Heuss, qui, en 1965, appelait « L'Agriculture de l'Antiquité le tableau le plus original, le plus audacieux et le plus pénétrant que l'évolution socio-économique de l'Antiquité ait jamais suscité » ⁴⁹ ; et même si d'aucuns mettent en cause la dépendance de Weber (vis-à-vis de la littérature secondaire) ⁵⁰,

47. Cf. *art. cit. supra* n. 5.

48. Pour le détail, cf. A. ZINGERLE, *op. cit. supra* n. 31, *passim*.

49. Alfred HEUSS, « Max Webers Bedeutung für die Geschichte des griechisch-römischen Altertums », *Historische Zeitschrift*, 201, 1965, p. 529-556.

50. Karl CHRIST, *Römische Geschichte und deutsche Geschichtswissenschaft*, München, 1982, p. 110.

on peut cependant retenir en résumé que les travaux de Weber « indiquent toujours une voie d'avenir pour la recherche »⁵¹ et fournissent aux approches comparatives une méthode et un outillage théorique pour des comparaisons plus poussées.

Vis-à-vis de la typologie de l'histoire urbaine de Weber, certains médiévistes se montrent guère moins enthousiastes que Heuß : « Tout ce qui est à dire en général à propos de la notion de la ville a été dit en 1921 par Max Weber, en voyant le phénomène urbain dans son étendue mondiale » ; ce serait ainsi, malgré le vieillissement de certaines observations de détail, « le point de départ de la recherche moderne en matière urbaine »⁵². Cela est certainement vrai des grandes oppositions esquissées par la typologie urbaine dans sa perspective universelle : par exemple, la différence entre la ville occidentale, fondée sur la conjuration des bourgeois et le centre politique ou religieux de type urbain en Asie ; ou, pour citer un autre exemple, la différence fondamentale entre la cohabitation des propriétaires terriens antiques et l'agglomération des commerçants et artisans citadins du Moyen Âge. Toutefois, semble-t-il, les monographies empiriques de la ville médiévale concentrent également leurs efforts sur des traits de la réalité urbaine européenne qui ne trouvent pas nécessairement leur compte dans cette typologie universelle ; elles s'intéressent, par exemple, au rôle des seigneurs nobles dans la fondation et le gouvernement de la ville ou à la nature agraire des nombreuses villes de petite ou moyenne importance. Au-delà des retouches et compléments portés à un schéma délibérément sélectif, comme le voulait la méthode idéaltypique, la façon dont Weber fait du bourgeois occidental un préalable décisif pour la formation du rationalisme moderne conserve une grande force suggestive⁵³.

Weber examinait les efforts de rationalisation dans les domaines les plus divers, du droit jusqu'à la musique. Mais, seule, leur connexion propre aux temps modernes engendrait à ses yeux la dynamique irréversible des systèmes capitalistes et bureaucratiques modernes, noyau de la rationalisation occidentale⁵⁴. Dans la réception de son œuvre, il en résulta souvent des malentendus : on réduisait la complexité de sa vision

51. Werner DAHLHEIM, *Geschichte der römischen Kaiserzeit*, in *Oldenbourg-Grundriß der Geschichte*, München, 1984, t. 3, p. 163 suiv. Cf. aussi les contributions de Sir Moses Finley, surtout in J. KOCKA, ed., *op. cit. supra* n. 39.

52. Carl HAASE, ed., *Die Stadt des Mittelalters*, Darmstadt, 1975, t. 1, p. 2 ; cité d'après A. ZINGERLE, *op. cit. supra* n. 31, p. 146.

53. En dernier lieu et résumant la discussion : K. SCHREINER, « Die mittelalterliche Stadt in Webers Analyse und Deutung des okzidentalen Rationalismus », in J. KOCKA, ed., *op. cit. supra* n. 39.

54. A. ZINGERLE, *op. cit. supra* n. 31, p. 98 suiv. ; Stefan BREUER, Hubert TREIBER, eds, *Zur Rechtssoziologie Max Webers*, Opladen, 1984.

historique à des rapports de causalité transparents et linéaires, ou bien telle ou telle recherche particulière oubliait, pour ainsi dire, le cadre universel dans lequel Weber construisait son approche idéaltypique et l'abordait par le petit bout de la lorgnette. Ce dilemme apparut surtout lors de la réception des études wébériennes de sociologie religieuse.

2. Les « éthiques économiques » dans les religions mondiales.

Si l'on en juge par le volume des écrits, la durée de la recherche dans la carrière, le poids dans la pensée globale, les études de sociologie religieuse occupent l'une des places, sinon la place centrale, dans l'œuvre de Weber. Pourtant, leur écho se limita longtemps aux études sur le protestantisme presque exclusivement.

Le point de départ de Weber consistait à déduire de l'angoisse de la foi chez les calvinistes et dans les sectes protestantes, par idéaltype, l'image d'un homme nouveau, dont la conduite méthodique, l'ascèse et la volonté d'accomplissement pouvaient forger le type marquant du nouveau mode économique capitaliste. En première lecture, aussitôt après la publication, on crut y voir, à tort, une histoire réelle de la genèse du capitalisme⁵⁵. Souvent, la critique insistait sur les facteurs omis par Weber, et qui avaient contribué à la naissance du capitalisme moderne. C'était manquer le nœud de la thèse, comme Weber le prouve déjà en renvoyant aux multiples aspects qui concourent à la rationalisation occidentale (notamment dans l'avant-propos de la sociologie religieuse de 1920 et dans ses cours d'histoire économique de 1919-1920).

Plus récemment, la recherche⁵⁶ souligne qu'une notion positive de la vocation séculière s'était déjà dégagée avant la Réforme ; depuis le renouvellement du catholicisme par la Contre-Réforme, le catalogue des vertus bourgeoises et économiques fut répandu dans tous les camps confessionnels⁵⁷. Or, les deux arguments cadrent parfaitement avec le programme de recherche esquissé par Weber lui-même immédiatement après son étude sur le protestantisme ; d'un côté, celle-ci entendait aborder le problème de la rationalisation au Moyen Âge chrétien, de l'autre,

55. Cf. *op. cit. supra* n. 32.

56. Cf. pour un résumé Constans SEYFARTH, Walter SPRONDEL, eds, *Seminar : Religion und gesellschaftliche Entwicklung. Studien zur Protestantismus-Kapitalismus-These Max Webers*, Frankfurt, 1973 ; Paul MÜNCH, « Welcher Zusammenhang besteht zwischen Konfession und ökonomischem Verhalten ? Max Webers These im Lichte der historischen Forschung », in *Konfession. Eine Nebensache ?*, Stuttgart, 1984, p. 58-74 ; Heinrich LUTZ, *Reformation und Gegenreformation*, in *Oldenbourg-Grundriß der Geschichte*, München, 1982, t. 10, p. 157 suiv. ; Gordon MARSHALL, *In Search of the Spirit of Capitalism. An Essay on Max Weber's Protestant Ethic Thesis*, London, 1982.

57. P. MÜNCH, ed., *Ordnung, Fleiß und Sparsamkeit*, München 1984 ; H. TREIBER, Heinz STEINERT, *Die Fabrikation des zuverlässigen Menschen*, München, 1980.

elle voulait analyser la large diffusion « sociopolitique » de la nouvelle notion d'ascèse séculière sous la montée de la discipline sociale ⁵⁸. Dans ce sens, la discussion s'est éloignée d'une question peu fructueuse : en quelle mesure confession et capitalisme vont-ils de pair ?, pour s'approcher des questions wébériennes : comment naît l'homme moderne, le « spécialiste sans esprit, l'hédoniste sans cœur » ? L'ampleur de vues de Weber se juge au fait qu'il plaçait justement les germes d'une socialisation de la discipline dès le début des temps modernes ⁵⁹. En même temps, son approche d'une histoire de cette discipline sociale met surtout l'accent sur la contrainte seigneuriale ; elle peut aider à relativiser la thèse dominante qui attribue à des impulsions religieuses profondes l'option des bourgeois en faveur d'une vie méthodique et autonome. De surcroît, Weber ne dissimule pas plus l'estime qu'il porte à la moderne croissance de l'autonomie individuelle, à l'essor de la conscience dans la vie bourgeoise que son mépris pour la « dernière version de l'homme » dans le « carcan de fer » de l'état de bien-être à la fois capitaliste et bureaucratique ; avenir redoutable !

Dans les deux versions de l'*Éthique protestante* (celle de 1904-1905 et celle de 1920), Weber pratique une méthode d'analyses culturelles qui traverse, en un sens, les fronts habituels de l'histoire structurale « matérialiste », et de l'histoire intellectuelle « idéaliste » mais elle rompt, d'un autre côté, avec les schémas rigides des « catégories sociologiques » de « *Wirtschaft und Gesellschaft* » et plaide en faveur d'une heuristique flexible d'une approche vivante compréhensible et explicative.

Weber tient compte aussi bien des structures et des *trends* socio-économiques que des développements intellectuels, mais il ne les classe pas en quelque sorte en rang les uns à côté des autres ; il cherche, au contraire, à les lier grâce au fil conducteur des différents « choix d'existence » et, afin de désigner leur aspect en même temps idéal et pratique, il introduit la notion d'« éthique économique ». L'un des nœuds des études culturelles wébériennes se trouve donc dans cet « habitus » d'ori-

58. Weber avait l'intention de poursuivre sa sociologie de la religion avec des volumes concernant en particulier l'Islam et le Christianisme. Son programme non tenu concernant les doctrines sociales du christianisme est déjà évoqué dans les phrases finales de son « *Éthique protestante* » de 1905.

59. S. BREUER, « Die Evolution der Disziplin », *Kölner Ztschr. f. Soziologie und Sozialpsychologie*, 30, 1978, p. 409-437 ; Id., « Sozialdisziplinierung. Probleme und Problemverlagerungen eines Konzepts bei Max Weber, Gerhard Oestreich und Michel Foucault », in Christoph SACHSE, Florian TENNSTEDT, eds, *Soziale Sicherung und soziale Disziplinierung*, Frankfurt, 1986, p. 45-69 ; comme exemple de recherche empirique, cf. D. PEUKERT, *Grenzen der Sozialdisziplinierung. Aufstieg und Krise der deutschen Jugendfürsorge, 1878 bis 1932*, Köln, 1986.

gine à la fois sociale et culturelle, intellectuelle et économique, et qui fait d'un certain type d'homme l'élément caractéristique et marquant d'une société.

C'est précisément à partir de ce modèle que se développèrent les études sur l'« éthique économique » des cultures chinoises, indiennes et juives ; elles ont connu jusqu'ici une réception extrêmement différente⁶⁰. Weber fut généralement respecté comme l'un des grands précurseurs des recherches sur l'Ancien Testament chrétien ou juif, mais l'écho de ses études sur le confucianisme et le taoïsme, généralement positif, se limita essentiellement aux problèmes spécifiques à la sinologie. La perspective universelle, la méthode idéaltypique et le cadre conceptuel propre à l'ensemble de « *Wirtschaft und Gesellschaft* » restaient en suspens alors que l'analyse matérielle de la société chinoise était acceptée dans ses grands traits. La réception plutôt limitée des études sur le bouddhisme et l'hindouisme souffrit des mêmes bornes méthodologiques mais l'appréciation portée sur les castes et le bouddhisme soulevait surtout des reproches relatifs à l'utilisation des sources.

En fin de compte, l'inégalité de cet accueil vient d'abord de l'établissement jusqu'ici déplorable des textes. C'est seulement avec l'édition intégrale de l'œuvre de Weber, aujourd'hui à son début, que l'on pourra examiner sérieusement à la fois les sources des études de Weber et les analyses détaillées sur les cultures qui en faisaient l'objet. Les recueils d'études de sociologie religieuse de Weber édités par Wolfgang Schluchter constituent un pas important dans cette direction. Ils font le point d'une série de colloques tenus à Bad Homburg⁶¹. Dans ces textes, des spécialistes internationaux tirent un bilan critique interdisciplinaire, qui tient compte à la fois des cultures envisagées et de ces études dans l'approche universaliste de Weber.

De ce nouvel état de la réception peuvent émerger, au-delà des disciplines immédiatement concernées, de nouvelles impulsions pour l'histoire. Mentionnons au moins deux aspects :

— D'un côté, se précisent les débats — menés il est vrai essentiellement par des sociologues comme Schluchter et Tenbruck, mais aussi Mommson — sur les perspectives d'histoire universelle de Weber, sur le thème du « désenchantement du monde », sur la rationalisation des grands projets religieux en marche depuis la « théodicée de la souffrance » —

60. Cf. par ex. Jacob A. RÖSEL, *Zur Hinduismus-These Max Webers*, München, 1982 ; par ailleurs, cf. A. ZINGERLE, *op. cit. supra* n. 31.

61. W. SCHLUCHTER, ed., *Max Webers Studie über das antike Judentum*, Frankfurt, 1981 ; ID., ed., *Max Webers Studie über Konfuzianismus und Taoismus*, Frankfurt, 1983 ; ID., ed., *Max Webers Studie über Hinduismus und Buddhismus*, Frankfurt, 1984.

deux processus donc qui appartiennent à la préhistoire de la percée occidentale vers la modernité. Reste à savoir si l'histoire est prête à discuter de perspectives aussi vastes.

— De l'autre côté, les études culturelles de Weber offrent, on l'a dit, des suggestions de méthode qui pourraient faire avancer les débats passablement après aujourd'hui, entre l'histoire sociale, l'anthropologie culturelle et l'histoire du quotidien. Les comparaisons de culture à culture chez Weber, sa vision extrêmement différenciée mais souvent sceptique du processus de rationalisation en Occident, ses catégories de « Wirtschaftsethik » (éthique économique) et « Lebensführung » (choix d'existence), son obsession du détail en dépit de l'ambition comparatiste, qui vise essentiellement la pénétration compréhensive de la logique interne des cultures envisagées sont, en tout cas, loin de la caricature polémique que certains défenseurs d'une nouvelle histoire de la vie quotidienne inspirée de l'anthropologie culturelle et de l'ethnologie veulent bien en donner ⁶².

La réception tardive de la sociologie religieuse wébérienne renouvelera peut-être les débats conceptuels en histoire avec des succès inattendus comme, auparavant, ce fut le cas à des époques différentes en histoire ancienne et en histoire urbaine médiévale, lorsqu'on découvrit soudain que Weber offrait des pistes, sinon des réponses, aux questions que les spécialistes étaient justement en train de se poser.

3. *L'accueil fait à la théorie du pouvoir et à l'analyse des rapports de classes dans la nouvelle histoire sociale.*

La typologie du pouvoir a bénéficié d'un généreux accueil en sociologie. Par cette voie pénétraient aussi des instruments théoriques essentiels à l'histoire sociale récente et à toute une série de travaux. Le concept de pouvoir patrimonial a ainsi servi à caractériser les liens politiques en Prusse au cours du XIX^e siècle ^{62a} ; il a pris aussi quelque importance pour l'histoire du tiers-monde. Les théories wébériennes de la bureaucratie influencèrent l'historiographie, pour autant qu'elle scrutait l'évolution des administrations publiques et privées. L'analyse des partis et du parlementarisme ont marqué profondément les interprétations dominantes de l'empire allemand ⁶³. Ici, nous signalerons briève-

62. Par ex. H. MEDICK, *art. cit. supra* n. 1, en particulier, p. 308, 315.

62a. Par ex. par Hanna Schissler in H. SCHISSLER, H.-U. WEHLER, eds, *Preußische Finanzpolitik 1806-1810. Quellen zur Verwaltung der Ministerien Stein und Altenstein*, Göttingen, 1984, p. 62.

63. En plus des aperçus sur la question chez Zingerle (cf. n. 31), cf. essentiellement l'étude de W. J. Mommsen sur Max Weber et la politique allemande (*supra* n. 10) ; H.-U. WEHLER, *Das deutsche Kaiserreich 1871-1918*, Göttingen, 1973 (1977³), par ex. p. 74

ment l'utilisation de l'idée de « banalisation » des mouvements charismatiques, utilisée récemment pour caractériser les rapports instables entre le régime nazi et le peuple ⁶⁴. Comme l'a montré l'analyse du sentiment populaire sous le III^e Reich, le consensus quotidien entre le régime et la population ne s'établissait ni par la terreur ni par la propagande. Il y avait, au contraire, beaucoup de mécontentement manifeste, de mauvaise humeur, entrecoupés de bouffées d'enthousiasme, c'est vrai, quand le régime remportait des succès ponctuels. Les nationaux-socialistes essayaient d'enrayer l'effritement du consensus charismatique par des réussites répétées et d'incessantes redéfinitions de l'ennemi ; processus fondamentalement sans issue, mais il accélérât aussi la dynamique malade, la chasse au succès et la radicalisation croissante des objectifs. À la place de la « communauté totalitaire » et soudée, l'historiographie récente privilégie l'image d'une société déchirée en même temps par la rivalité des coteries au pouvoir et d'innombrables conflits quotidiens ; sa dynamique destructrice résultait d'une « fuite en avant » devant l'effritement du charisme hitlérien.

Mais la meilleure réception de Weber s'effectua sans doute dans l'histoire sociale moderne. Les fondements méthodologiques de l'histoire sociale récente, qui se veut explicitement théorique ⁶⁵, se réfèrent aux approches que Weber formule principalement dans sa « *Wissenschaftslehre* » et dans « *Wirtschaft und Gesellschaft* » ; et il s'agit de déterminer une théorie et méthode de la « science sociale historique » au-delà du marxisme et de l'historisme. Hans-Ulrich Wehler prépare actuellement une vaste histoire de la société allemande de la fin du XVIII^e siècle à nos jours, qui privilégie ouvertement les catégories weberiennes pour repérer les dimensions de l'analyse et de la synthèse ⁶⁶. La vision weberienne de l'Empire allemand a d'ailleurs influencé la lecture critique, et d'une certaine façon « gauchisante », de l'histoire allemande au XIX^e début XX^e siècle. Celle-ci souligne la faiblesse de la bourgeoisie, la présence de traditions et de groupes de pouvoir plus anciens. Les Junker, la bureaucratie, l'armée, la « féodalisation » de la bourgeoisie, la fonctionnarisation sociale s'interprètent par rapport à l'Europe de

suiv. Exemple d'une analyse historique de la bureaucratie industrielle à l'aide de catégories weberiennes : J. KOCKA, *Unternehmensverwaltung und Angestelltenschaft am Beispiel Siemens 1847-1914*, Stuttgart, 1969.

64. Ian KERSHAW, *Der Hitler-Mythos*, Stuttgart, 1981 ; Martin BROSZAT, ed., *Bayern in der NS-Zeit*, 6 vol., München, 1977 suiv. ; D. PEUKERT, *Volksgenossen und Gemeinschaftsfremde*, Köln, 1982.

65. Cf. *supra* n. 3 et 40.

66. Cf. H.-U. WEHLER, « Vorüberlegungen zu einer modernen deutschen Gesellschaftsgeschichte », in Dirk STEGMANN *et al.*, eds, *Industrielle Gesellschaft und politisches System. Beiträge zur politischen Sozialgeschichte. Festschrift für Fritz Fischer zum siebenzigsten Geburtstag*, Bonn, 1978, p. 3-20.

l'Ouest et aux États-Unis, comme la « trajectoire isolée » de l'Allemagne moderne. Cette interprétation de l'histoire récente (et par-là même, la vision wébérienne du II^e Reich) ont fait jaillir récemment un débat passionné ⁶⁷.

En histoire sociale — et Weber préférerait parler d'analyse de culture —, l'usage implicite de ses approches déborde largement la discussion ouverte de ses méthodes et de ses thèses. Certaines façons d'articuler la théorie, les catégories analytiques de base comme l'idéaltype, les règles du discours réflexif perdent leur sceau wébérien pour se généraliser dans certaines branches de l'histoire sociale.

À côté de l'empreinte générale que Weber a laissée sur la nouvelle histoire sociale ouest-allemande (plus particulièrement dans son acception d'histoire de la société), il faut souligner le rôle de la théorie de la stratification et de la formation des classes sociales dans la société capitaliste moderne. Les dernières analyses de l'inégalité sociale et de la formation des classes, les plus récentes études de la formation et de l'évolution de la classe ouvrière en Allemagne s'inspirent souvent en droite ligne de Weber ou d'une approche marxiste teintée de wébérianisme ⁶⁸.

Dans les débats d'aujourd'hui, ce type d'approche soulève des critiques de divers côtés parce qu'il offre trop peu de place à la narration, apanage de l'histoire ou néglige les voies de l'histoire quotidienne, de l'anthropologie culturelle ou de l'histoire des mentalités ⁶⁹. On concédera à ces critiques, qu'une certaine histoire structurelle manque de fluidité narrative, que l'intérêt durable voué aux *trends* et aux structures socio-économiques a fait négliger le domaine du vécu, des mentalités et de la culture (quotidienne), mais ce grief n'atteint pas réellement l'approche de Weber et surtout elle ne le rend pas caduque.

Tout d'abord, l'autocritique du savoir lui-même, constamment prônée par Weber devrait interdire de revenir sur l'obligation d'énoncer avec précision et clarté ses présupposés méthodologiques et théoriques.

67. Comme introduction au problème, cf. Dieter GROH, « Le "Sonderweg" de l'histoire allemande : Mythe ou Réalité ? », *Annales E.S.C.*, 38, 2, 1983, p. 1166-1187 ; Robert G. MOELLER, « The Kaiserreich Recast ? Continuity and Change in Modern German Historiography », *Journal of Social History*, 17, 1983/1984, p. 655-683 ; J. KOCKA, « Les classes moyennes dans l'histoire allemande, 18^e-20^e siècles », *Mouvement social* (sous presse).

68. Cf. H.-U. WEHLER, ed., *Klassen in der europäischen Sozialgeschichte*, Göttingen, 1979, en particulier les contributions de Hans-Ulrich WEHLER, Wolfgang MAGER, Heinz Gerhard HAUPT, Jürgen KOCKA, M. Rainer LEPSIUS et Hans Jürgen PUHLE. J. KOCKA, *Klassengesellschaft im Krieg*, Göttingen, 1973 (1978²) ; ID., *Lohnarbeit und Klassenbildung*, Berlin/Bonn, 1983 ; Josef MOOSER, *Ländliche Klassengesellschaft 1770-1848. Bauern und Unterschichten, Landwirtschaft und Gewerbe im östlichen Westfalen*, Göttingen, 1984 ; ID., *Arbeiterleben in Deutschland 1900-1970*, Frankfurt, 1984.

69. Cf. *op. cit. supra* n. 3 et 41.

Puis il semble difficile de concéder au nouvel historicisme que l'histoire coïncide justement avec la simple « expérience », alors que pour l'essentiel elle se trame si souvent dans le dos des hommes qui s'activent à travers les conjonctures et les structures socio-économiques. Mais surtout, c'est bien Weber lui-même, notamment dans ses études sur la culture, les pratiques et les typologies dans sa « *Wirtschaftsethik der Weltreligionen* », qui montrait comment on peut lier méthodiquement avec profit des données socio-économiques et culturelles, individuelles et collectives. De même, les propres contributions de Weber aux problèmes de son temps, qui sont devenus aujourd'hui des questions centrales d'histoire sociale, pourraient servir à élargir l'histoire sociale analytique au domaine du vécu et de la culture. Il suffit de penser à son enquête sur les ouvriers agricoles à l'est de l'Elbe, qui poursuit la quantification statistique jusqu'à l'interprétation qualitative d'interviews et qui, au terme du recensement des données structurelles objectives, explique finalement la dépopulation des campagnes par l'aspiration humaine à une plus grande liberté ⁷⁰ ! Les études de Weber sur le comportement ouvrier et sur les attitudes ouvrières dans la grande industrie moderne revendiquent des domaines aussi étendus que ceux de l'histoire quotidienne aujourd'hui.

Résumons. On peut peut-être dire que l'accueil fait à Weber dans l'histoire sociale allemande récente et surtout dans la « science sociale historique » se borne pour l'essentiel à la méthode et à la théorie de la « *Wissenschaftslehre* », aux catégories de « *Wirtschaft und Gesellschaft* » et aux écrits politiques (c'est-à-dire surtout des analyses concernant les partis politiques et les systèmes de gouvernement). L'ouverture de l'histoire sociale aux dimensions culturelles et aux pratiques profiterait surtout de l'héritage wébérien en sociologie religieuse. Car, c'est dans le domaine de la vie quotidienne, de la culture au sens large, où se rencontrent les situations matérielles (avec leur dimension socio-économique), les images idéales du monde comme les projets individuels. Chez Weber, la notion qui exprime le confluent est celle de choix d'existence, spécialement d'éthique économique. La théorie et la méthode wébérienne continueront donc d'inspirer et de promouvoir la recherche historique. Tant que vaudra sa quête fondamentale sur le destin de « l'humanité » (« *Menschentum* ») en proie à une rationalisation surgie de l'Occident et depuis lors universalisée.

Jürgen KOCKA, Detlev J. K. PEUKERT,
Universität Bielefeld. *Universität Essen.*

70. M. Weber, « Die Lage der Landarbeiter im ostelbischen Deutschland » (1892), in *Max-Weber-Gesamtausgabe I/13*, Tübingen, 1984.